

Anthomologie

Vieilles mouches

Dans son *Éloge de la mouche*, Lucien de Samosate écrit : « *Il y eut chez les anciens une femme qui portait le nom de Mouche: elle excellait dans la poésie, aussi belle que sage* ». Voilà donc l'objet de cette brève anthologie : retrouver la belle, endormie au fond d'un vieux fromage, sur une bouse ou butinant les vers et les phrases des poètes qui l'ont célébrée. Précisons que, sauf les dernières pages de *Kaputt*, dont on ne se lasse pas, les mouches épinglées ici sont d'une autre espèce que celles qui vrombissent dans l'hommage à elles rendues par Suzanne Doppelt et Daniel Loayza – *Anthologie littéraire – Mouche* (Bayard, 2013) FB

Anonyme Quechua

*Yo crío una mosca
de alas de oro,
yo crío una mosca
de ojos encendidos.*

J'élève une mouche
aux ailes d'or,
J'élève une mouche
aux yeux brûlants.

*Trae la muerte
en sus ojos de fuego
trae la muerte
en sus cabellos de oro,
en sus alas hermosas.*

Elle apporte la mort
dans ses yeux de feux
apporte la mort
dans ses poils en or,
dans ses ailes merveilleuses.

*En una botella verde
yo la crío;
nadie sabe
nadie sabe
si come.*

Dans une bouteille verte
je l'élève ;
personne ne sait
personne ne sait
si elle mange.

*Vaga en las noches
como una estrella,
hiere mortalmente*

Elle flâne pendant la nuit
comme une étoile,
blesse mortellement

*con su resplandor rojo
con sus ojos de fuego.*

de son éclat rouge
de ses yeux de feu.

*En sus ojos de fuego
lleva el amor,
fulgura en la noche
su sangre,
el amor que trae en el corazón.*

Dans ses yeux de feu
porte l'amour,
son sang fulgurant
éclaire la nuit,
l'amour qu'elle apporte dans son cœur.

*Nocturno insecto,
mosca portadora de la muerte,*

Nocturne insecte,
mouche porteuse de la mort,

*en una botella verde
yo la crío,
amándola tanto.*

Pero ¡eso sí!

*¡Eso sí!
Nadie sabe
si le doy de beber,
si le doy de comer.*

dans une bouteille verte
je l'élève,
avec un amour si grand.

Mais, ça oui!

Ça oui!
Personne ne sait
si je lui donne à boire,
si je lui donne à manger.

Traduit du castillan par Roxana Páez

Ce poème anonyme de la tradition orale quechua a été transcrit en castillan par l'écrivain péruvien José María Arguedas (in *Poesía quechua. La bárbara tristeza*. Buenos Aires, Leviatán, 1997).

Madame de Lafayette

Lettre à Gilles Ménage

Le temps et la vieillesse m'ont ôté tous mes amis ; jugez à quel point la vivacité que vous me témoignez me touche sensiblement. Il faut que je vous dise l'état où je suis. Je suis premièrement une divinité mortelle et à un excès qui ne se peut concevoir ; j'ai des obstructions dans les entrailles, des vapeurs tristes qui ne se peuvent représenter ; je n'ai plus du tout d'esprit, ni de force ; je ne puis plus lire ni m'appliquer. La plus petite chose du monde m'afflige, une mouche me paraît un éléphant. Voilà mon état ordinaire. Depuis quinze jours, j'ai eu plusieurs fois de la fièvre et mon pouls ne s'est point remis à son naturel ; j'ai un grand rhume dans la tête, et mes vapeurs, qui n'étaient que périodiques, sont devenues continuelles.

Lettre écrite en 1691, deux ans avant la disparition de Madame de Lafayette (1634-1693).

Georg Christoph Lichtenberg

Aphorismes

La mouche qui veut échapper au piège ne peut être plus en sûreté que sur le piège lui-même.

Deux mouches s'étaient accouplées dans mon oreille.

Georg Christoph Lichtenberg (Ober-Ramstadt 1742 - Göttingen 1799), philosophe, écrivain et physicien allemand, a laissé un célèbre ensemble d'aphorismes publiés de façon posthume.

Emily Dickinson

<p><i>I heard a Fly buzz – when I died – The Stillness in the room Was like the Stillness in the Air – Between the Heaves of Storm –</i></p> <p><i>The Eye around – had wrung them dry – And Breaths were gathering firm For that last Onset – when the King Be witnessed – in the Room –</i></p> <p><i>I willed my Keepsakes– Signed away What portion of me be Assignable – and then it was There interposed a Fly –</i></p> <p><i>With Blue – uncertain stumbling Buzz – Between the light – and me – And then the Windows failed – and then I could not see to see –</i></p>	<p>J’entendis bourdonner une Mouche – à ma mort – Le Silence dans la Pièce Était pareil au Silence de l’Air – Entre les Râles de la Tempête –</p> <p>Les Yeux à la ronde – s’étaient taris – Les Souffles rassemblaient leurs forces Pour l’ultime Assaut – quand le Roi Ferait son entrée – dans la Chambre –</p> <p>Je léguai mes Souvenirs – d’une Signature Cédai la part de moi Transmissible – et c’est alors Qu’une Mouche s’interposa –</p> <p>Un incertain, trébuchant – Bleu Bourdonnement – Entre la lumière – et moi – Alors les Vitres se déroberent – alors La vue me manqua pour voir –</p>
--	--

Traduit de l’américain par Claire Malroux

Emily Dickinson (1830-1886). Poème tiré d’*Une âme en incandescence (Cahiers de poèmes 1861-1863)*, traduit et présenté par Claire Malroux (José Corti, 1998).

Marcel Proust

Combray

Il faisait à peine assez clair pour lire, et la sensation de la splendeur de la lumière ne m’était donnée que par les coups frappés dans la rue de la Cure par Camus (averti par Françoise que ma tante ne « reposait pas » et qu’on pouvait faire du bruit) contre des caisses poussiéreuses, mais qui, retentissant dans l’atmosphère sonore, spéciale aux temps chauds, semblaient faire voler au loin des astres écarlates ; et aussi par les mouches qui exécutaient devant moi, dans leur petit concert, comme la musique de chambre de l’été : elle ne l’évoque pas à la façon d’un air de musique humaine, qui, entendu par hasard à la belle saison, vous la rappelle ensuite ; elle est unie à l’été par un lien plus nécessaire : née des beaux jours, ne renaissant qu’avec eux, contenant un peu de leur essence, elle n’en réveille pas seulement l’image dans notre mémoire, elle en certifie le retour, la présence effective, ambiante, immédiatement accessible.

Extrait de la 1^{ère} partie (Combray) de *Du côté de chez Swann*.

Paul Valéry

Mauvaises pensées

« *La mouche à mains, sans ailes, qui porte le n°10.757 d'entrée sur le catalogue de la série 19 des créations terrestres... se vante... proteste... invoque la postérité.* »

Voilà comment l'Archange dans le rapport au Seigneur résume les plaintes de quelques humains.

Paul Valéry (1871-1945). Extrait de *Mauvaises pensées et autres* (1942).

Henri Barbusse

L'enfer

À peine la vie a-t-elle cessé, que d'autres mouches affluent. Dès que le pauvre souffle de corruption devient sensible, d'autres encore : la mouche bleue, la mouche verte, dont le nom scientifique est *Lucilia Cæsar*, et la grande mouche au thorax rayé de blanc et noir qu'on appelle « grand sarcophagien ». La première génération de ces mouches accourues à l'affreux signal peut former à elle seule dans le cadavre sept ou huit générations qui se prolongent et s'entassent pendant trois à six mois : « *Chaque jour, dit Mégnin, les larves de la mouche bleue augmentent de deux cent fois leur poids...* »

Henri Barbusse (1873-1935). Passage extrait de *L'Enfer*, chap. XIV, publié en 1908.

Blaise Cendrars

Les mouches

J'avais un beau livre d'images

Et je voyais pour la première fois

La baleine

Le gros nuage

Le morse

Le soleil

Le grand morse

L'ours le lion le chimpanzé le serpent à sonnettes et la

mouche
La mouche
La terrible mouche

—

Maman, les mouches ! les mouches ! et les troncs d'arbres!

—

Dors, dors, mon enfant.
Ahasvérus est idiot

Blaise Cendrars (1887-1961). Extrait de *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles* (1918).

Malaparte

Kaputt

Au bruit de mes pas, des nuées de mouches s'élevaient en bourdonnant, se posaient sur mon visage souillé de sueur et de poussière, me remplissaient le creux des yeux. Une puanteur épouvantable s'exhalait des tas de décombres. Mais l'odeur de la mer était pénétrante, légèrement acide. Au fond de la rue Medina, je vis un petit bar ouvert. Je me mis à courir, et m'arrêtai sur le seuil, essoufflé.

Le comptoir, dont le marbre était parsemé d'éclats de verre, était désert. À une table de fer était assis un homme gras et flasque, vêtu d'un maillot de coton à manches courtes. Sa poitrine tombante et velue faisait saillie sous le maillot que la sueur collait à sa peau. L'homme s'éventait avec un journal plié en deux, et, de temps en temps, s'essuyait le front avec un mouchoir sale. Un nuage de mouches tourbillonnait dans l'air. Des milliers et des milliers de mouches étaient collées au plafond, aux murs, aux glaces cassées. Derrière le comptoir étaient accrochés au mur des portraits du roi, de la Reine, du Prince et de la Princesse de Piémont, eux aussi noirs de mouches.

– Pourriez-vous me donner un verre d'eau ? demandai-je.

L'homme me regarda et continua de s'éventer.

– Un verre d'eau ? répéta-t-il.

– J'ai une soif atroce, je n'en peux plus.

– Vous avez soif et vous voulez un verre d'eau ?

– Oui, dis-je, un verre d'eau. J'ai une soif d'enfer.

– Eh, un verre d'eau ! s'écria l'homme en levant les sourcils. Vous ne savez pas que c'est une chose précieuse ? Il n'y a pas une goutte d'eau dans tout Naples. Nous mourrons d'abord de faim, ensuite nous mourrons de soif et, si nous sommes encore vivants, nous mourrons de peur !

– C'est bon, dis-je, en m'asseyant à une autre table. J'attendrai que la guerre soit finie pour boire.

– Il n'y a qu'à patienter, dit l'homme. Moi, voyez-vous, je n'ai pas bougé de Naples. Voilà trois ans que j'attends ici la fin de la guerre. Quand les bombes tombent, je ferme

les yeux. Je ne bougerai pas d'ici même s'ils jettent la bâtisse à terre. Il n'y a qu'à patienter. On verra laquelle a le plus de patience, de la guerre ou de Naples. Vous voulez réellement un verre d'eau ? Sous le comptoir, vous allez trouver une bouteille ; elle doit contenir encore un peu d'eau. Les verres sont ici.

– Merci, lui dis-je.

Sous le comptoir, je trouvai la bouteille avec un peu d'eau. Sur l'étagère étaient alignés les débris d'une vingtaine de verres. Il n'y en avait pas un qui pût servir. Je bus au goulot de la bouteille en écartant de la main les mouches de mon visage.

– Maudites mouches ! m'écriai-je.

– C'est bien vrai, dit l'homme en s'éventant de son journal : maudites mouches !

– Pourquoi ne faites-vous pas, à Naples aussi, la guerre aux mouches ? lui demandai-je. Chez nous, en Italie du Nord, à Milan, à Turin, à Florence – et même à Rome, les municipalités ont organisé la lutte contre les mouches. Il n'y a plus une seule mouche dans nos villes.

– Il n'y a plus une mouche à Milan ?

– Non, plus une seule. Nous les avons toutes tuées. C'est une question d'hygiène : on évite ainsi des maladies, des infections.

– Hé, mais à Naples aussi, nous avons bien lutté contre les mouches. Nous avons réellement fait la guerre aux mouches. Voilà trois ans que nous faisons la guerre aux mouches.

– Mais alors, comment se fait-il qu'il y ait encore tant de mouches, à Naples ?

– Eh, que voulez-vous, monsieur, ce sont les mouches qui ont gagné !

Curzio Malaparte (1898-1957). Ce paragraphe est la fin de *Kaputt* (1943), traduit de l'italien par Juliette Bertrand (Denoël, 1946).

Raymond Queneau

Les mouches

Les mouches d'aujourd'hui
 ne sont plus les mêmes que les mouches d'autrefois
 elles sont moins gaies
 plus lourdes, plus majestueuses, plus graves
plus conscientes de leur rareté
elles se savent menacées de génocide
 Dans mon enfance elles allaient se **coller** joyeusement
 par centaines, par milliers peut-être
 sur du papier fait pour les tuer
 elles allaient s'enfermer
 par centaines, par milliers peut-être
 dans des bouteilles de forme spéciale
 elles patinaient, piétinaient, trépassaient
 par centaines, par milliers peut-être
 elles foisonnaient
 elles vivaient
 Maintenant elles surveillent leur démarche

les mouches d'aujourd'hui
ne sont plus les mêmes que les mouches d'autrefois.

Raymond Queneau (1903-1976). Poèmes tiré de *Courir les rues* (Gallimard, 1967)

Albert Camus

La femme adultère

Une mouche maigre tournait, depuis un moment, dans l'autocar aux glaces pourtant relevées. Insolite, elle allait et venait sans bruit, d'un vol exténué. Janine la perdit de vue, puis la vit atterrir sur la main immobile de son mari. Il faisait froid. La mouche frissonnait à chaque rafale du vent sableux qui crissait contre les vitres.

Albert Camus (1913-1960). Extrait du recueil de nouvelles *L'Exil et le Royaume* (Gallimard, 1957).

Samuel Beckett

Lettre à Nuala Costello

« Ou continue pour Hampstead et prends un verre aux Spaniards, et regarde ta sœur la mouche, oh la mouche espagnole, sortant de l'obscurité vers la lumière, et sqq. Où vont les cantharides en hiver ? Ne suis-je pas en train de te le dire, certaines vont à Hampstead et les autres font comme les hirondelles, elles se précipitent et forment un coagulum et se noient dans une mare. Suicide de masse, Percy sait tout là-dessus. »

Samuel Beckett (1906-1989). Lettre du 27 février 1934, in *Lettres (I : 1929-1940)* (Gallimard, 2014).

Marguerite Duras

Écrire

Une maison seule, ça n'existe pas comme ça. Il faut du temps autour d'elle, des gens, des histoires, des « tournants », des choses comme le mariage ou la mort de cette mouche-là, la mort, la mort banale – celle de l'unité et du nombre à la fois, la mort planétaire, prolétaire. Celle par les guerres, ces montagnes des guerres de la Terre. Ce jour. Celui daté, d'un rendez-vous avec mon amie Michelle Porte, vue par moi seule, ce jour-là sans heure aucune, une mouche était morte. Au moment où moi je la regardais il a été tout à coup trois heures vingt de l'après-midi et des poussières : le bruit des élytres a cessé. La mouche était morte. Cette reine. Noire et bleue. Celle-là, celle que j'avais vue, moi, elle était morte. Lentement. Elle s'était débattue jusqu'au dernier soubresaut.

Et puis elle avait cédé. Ça a peut-être duré entre cinq et huit minutes. Ça avait été long. C'était un moment d'absolue frayeur. Et ça a été le départ de la mort vers d'autres cieux, d'autres planètes, d'autres lieux. Je voulais me sauver et je me disais en même temps qu'il me fallait regarder vers ce bruit par terre, pour quand même avoir entendu, une fois, ce bruit de flambée de bois vert de la mort d'une mouche ordinaire. Oui. C'est ça, cette mort de la mouche, c'est devenu ce déplacement de la littérature. On écrit sans le savoir. On écrit à regarder une mouche mourir. On a le droit de le faire.

Marguerite Duras (1914-1996). Texte extrait de *Écrire* (Gallimard, 1993).

Hilda Morley

The fly

*I shall have to pray
to you
again,
Aphrodite,
stuck again in that same honey-
comb
as last year : a fly
in flypaper caught
with my
legs in that sweet
transparency
unable
to move my wings or my
arms unable
to turn my head either
to right or to left
How you have
fixed me in this one
position, goddess, who have served you
faithfully
all my woman's
years.
Help me, goddess :
give me the true medicine
for this wound,
but do not heal me
completely,
for if you showed me
a way out,
I would not take it.*

Mallorca, 1968

La mouche

J'aurais à t'adresser
une prière
à nouveau,
Aphrodite,
collée de nouveau à ce rayon
de miel
comme l'an passé : mouche
piégée au papier tue-mouches
par mes
jambes dans cette transparence
sucrée
incapable
de remuer ni ailes ni
bras incapable
de tourner la tête vers
la droite ou la gauche
Comment m'as-tu
statufiée dans une telle
position, chère déesse, que j'ai servie
fidèlement
durant toutes mes années
de femme.
Aide-moi, déesse :
donne-moi les bons remèdes
contre cette blessure,
mais ne me guéris pas
entièrement,
car si tu me montrais
une issue,
je ne la prendrais pas.

Traduit de l'américain par Beurard-Valdoye

Hilda Morley (1916-1998). Tiré de *To hold in my hand* (The sheep Meadow Press, New York, 1983).

James Salter

Une vie à brûler

Mais dans la guerre rien ne dure et les poètes sont tués avec les garçons de ferme, les mouches se repaissent de leurs visages.

Une vie à brûler de l'américain James Salter (né en 1925), traduit par Philippe Garnier (L'Olivier, 2013).

José Carlos Becerra

*Nube de tábanos y de grandes y gordas
moscas de alas azules
rezumbando sobre la cabeza del
predicador, sobre la boca del poeta,
sobre el manto estriado por la sangre de
los esclavos ;
una corona de tábanos y moscas sobre
el nombramiento del mundo.*

Nuage de taons et de grandes et grosses
mouches aux ailes bleues
bourdonnant sur la tête du prédicateur, sur la
bouche du poète,
sur le manteau strié par le sang des esclaves ;
une couronne de taons et de mouches sur la
nomination du monde.

*Traduit de l'espagnol par Bruno Grégoire & Jean-
François Hatchondo*

José Carlos Becerra, poète mexicain (1936-1970). Vers extraits de *La Venta* (La Nerthe, à paraître à l'automne 2014).

Paul de Roux

Chaque matin

Chaque matin, et quel que soit le temps,
Hélios nous prend dans ses bras :
« Tout est à voir », dit la lumière
qui éclaire la tuile fêlée,
la mouche, ce visage émacié,
la pariétaire des vieux murs,
les pigeons en quête de miettes, et nous
cherchant le regard des dieux
dans tout cela qu'effleure le soleil.

Paul de Roux est né en 1937. Poème extrait d'*À la Dérobée* (Gallimard, 2005).

Lawrence Sail

La Mouche de Holub

*In the body language of their stated
selves
objects may keep their singular image
as pot, tree, the inroading tide –
and even the wings of Holub's fly,
with their green-black gloss, be held
intact
through mouche, Fliege, sinek, mosca,
all the Babels of human naming.*

*But to have the exact sound and rhythm
of its flight borne safely over the
frontiers
of air, along with the silences invoked
by each word tongued – somehow, to
make
of the past concealed in all translation
a present tense: it's that which keeps
the translator's mind endlessly buzzing*

La langue tangible qui exprime leur être
peut garder aux objets leur image singulière
de pot, d'arbre, de marée débordante –
et jusqu'à l'aile de la mouche de Holub,
au lustre vert-noir, se conserver
en passant dans *fly, Fliege, sinek, mosca*,
les Babels des appellations humaines.

Mais faire que le son et le rythme exacts
De son vol passent indemnes les frontières
de l'air, avec les silences invoqués
par chaque mot que la langue articule –
faire du passé caché dans toute traduction
un présent : c'est cela qui sans fin
fait bourdonner l'esprit du traducteur.

Traduit de l'anglais par Gérard Cartier

Lawrence Sail est né en 1942. Poète et écrivain britannique. Auteur de 9 recueils ; éditeur de nombreuses anthologies. Poème tiré de *Waking Dreams: New & Selected Poems* (Bloodaxe Books, 2010).

Patrick Maury

Jason sous le figuier

Jason sous le figuier
dort.
Mais il ne dort plus pour lui-même –
un cercle de mouches couronne son beau visage.
L'été royal de notre vie
serpente entre les oliviers vert-de-gris.
La terre est inerte.
Nos parents au loin.
Il me faut donc transmettre la nouvelle :
nous sommes désormais sans Devoir.

Patrick Maury est né en 1950. Poème tiré de *Le Quatuor amer* (Éd. Deshojo, 2007).

Jean-Claude Caër

La mouche
Qui vole à mon oreille
Attend mon âme.

Jean-Claude Caër est né en 1952. Poème tiré de *Sous l'œil enveloppant de l'Aigle* (Obsidiane, 1986).

Bruno Grégoire

Au loin vivante ou morte, au loin la ville
sans fard comble les amants, la poussière ; ne livre
l'outrage de son or
qu'au voile à peine couvrant l'haleine, l'âcre,
d'une gorge et son vertige vrai renoncés,

la même prophétie que le vent porte
depuis le minaret aveugle, hérissé
de corbeaux sans dieu
jusqu'à l'étal des bouchers, la frénésie des mouches –

Bruno Grégoire est né en 1960. Vers extraits de *L'usure l'étoile* (Obsidiane, 1998).